

l'espace libre, et même le fond, jusqu'au sommet de l'édicule, il est probable que le sculpteur avait groupé, autour de la figuration du thème principal, les épisodes pittoresques de l'*Annonciation aux bergers* et de l'*Arrivée des Mages*.

On sait que la fabrication des retables en bois prit une grande extension dans le Brabant pendant la seconde moitié du xv^e siècle et que les produits des ateliers de Bruxelles, d'Anvers et de Malines s'exportèrent en nombre considérable, non seulement dans les pays voisins, comme la région rhénane et le nord de la France, mais jusqu'en Suède, en Espagne et en Italie.

Cependant, à côté des retables fabriqués en masse, à la grosse, il y en avait, comme celui de Saint-Jean, qui faisaient l'objet de commandes minutieusement détaillées et qui étaient presque toujours destinés à des églises du pays. Des ouvrages de ce genre réclamaient plus de soin et avaient un caractère plus artistique que les productions industrielles. C'était donc moins à des fabricants qu'à des maîtres sculpteurs, spécialisés en ce genre de travail, que l'on s'adressait en ce cas. Christophe de Stackenbroeck a fait probablement, comme son contemporain Jean Borman, un certain nombre de retables, mais nous ne connaissons que celui qui fut exécuté en 1488. Il a disparu comme les autres œuvres de cet imagier. Il lui avait été commandé peu de temps après l'achèvement de l'église qui fut dédiée le 27 août 1483. Moins d'un siècle après, le 9 avril 1580, les Gueux saccagèrent le temple, dont les ornements d'autel, le mobilier et les cloches furent enlevés, brisés ou entièrement détruits. Ensuite, pendant cinq ans, l'église servit d'écurie et de caserne; elle ne fut purifiée et rendue au culte que le 16 août 1585. C'est probablement au cours du pillage organisé par les Gueux que l'œuvre de Christophe de Stackenbroeck disparut.

Marguerite Devigne.

Emm. Neefs, *Histoire de la peinture et de la sculpture à Malines* (1876), t. II, p. 62-63. — Léonold Godenne, *Malines, jadis et aujourd'hui* (1908), p. 347 et suiv. — Le même, *Guide illustré*

STACQUEZ (*Hippolyte-Isidore-Joseph*), médecin, voyageur, né à Binche, le 29 octobre 1809, mort à Liège, le 10 mars 1866. Il était fils de Léopold-Joseph et de Marie-Thérèse Lucq. Au lendemain des journées de septembre 1830, alors qu'il allait atteindre l'âge de 22 ans, Stacquez fut attaché, en qualité de médecin-adjoint, au quartier-général du général de Tiecken de Terhove. Un arrêté du Régent, du 2 juin de l'année suivante, confirma cette désignation, et, le 4 du même mois, une disposition ministérielle l'envoya au 1^{er} régiment de chasseurs à pied; mais dès le 22 juillet, il passa au 2^e régiment de chasseurs à cheval. Le 9 avril 1832, il fut commissionné médecin de bataillon au 1^{er} bataillon de marche à Venloo; et le 8 septembre 1833, il passa au 8^e régiment de ligne. Le 17 février 1834, il fut attaché à l'hôpital de Liège, mais il fut démissionné sur sa demande par arrêté royal du 30 octobre de la même année. Cependant, le 4 mai 1839, il rentra au service militaire comme médecin adjoint au régiment d'élite, désignation confirmée par arrêté du 10 août suivant. Il entra, le 18 mai 1840, au service de l'hôpital de Tournai, où son séjour fut passager, car, le 30 septembre, il alla au 2^e régiment de chasseurs à pied. Médecin de bataillon, par arrêté royal du 19 juillet 1841, il fut mis à la disposition du Ministre de la justice le 23 juin 1843, pour être chargé du service sanitaire de la prison de St-Bernard. Le 9 juillet 1846, il revint au régiment d'élite. Nommé médecin de bataillon de 1^{re} classe le 26 mars 1847, puis médecin de régiment le 21 juillet 1849, il alla successivement au 5^e régiment de ligne et, le 8 août 1852, au 3^e régiment d'artillerie. Par arrêté royal du 1^{er} avril 1853, il fut assimilé au rang de major, avec effet rétroactif au 1^{er} janvier de la même année.

Ses rapports adressés à l'inspecteur de santé, sur le service de correction à la prison de St-Bernard, pendant les premier, deuxième et troisième trimestres 1844, furent imprimés en trois livraisons. Dans les *Annales de la Société*

de médecine de Gand, il publia, en 1855, une dissertation sur le *Dynamisme en médecine*; il en existe des tirés à part. Une lettre à *Messieurs les Membres de l'Académie royale de médecine de Belgique*, datée de Bruxelles le 29 septembre 1848, et concernant le mémoire de l'auteur sur *Les fièvres continues*, parut dans les *Annales* de cette compagnie. Les *Archives de médecine militaire* publièrent une dissertation de Stacquez sur la *Curabilité de la phthisie pulmonaire*.

Les trois publications suivantes témoignent de la nouveauté de ses recherches à cette époque : *Examen de l'instruction sur l'emploi médical de l'électricité dans les hôpitaux militaires, adressée au Ministre de la Guerre par le Conseil de santé des armées françaises et d'une lettre de M^r le D^r Begin, président de ce Conseil*. Liège, Dessain, 1859. In-8°, 36 p. — *De l'applicabilité de l'électricité au traitement de quelques maladies*. S. l. (Bruxelles, imp. de E. Lelong et C^{ie}). In-8°, 14 p. — *Conférences sur l'électrothérapie, données à l'hôpital militaire de Liège*. Liège, H. Dessain, 1862. In-8°, VIII-240 p.

Signalons enfin une œuvre d'un caractère plus littéraire. Le roi Léopold II, alors duc de Brabant, ayant résolu de visiter l'Orient, le D^r Stacquez fut désigné pour faire partie de la suite du prince héritier. Il publia les souvenirs de ce voyage sous le titre : *L'Égypte, la Basse-Nubie et le Sinaï. Relation d'après des notes tenues pendant le voyage de Son Altesse Royale Monseigneur le Duc de Brabant fit dans ces contrées en 1862-1863*. Liège, Grandmont-Donders, 1865. In-8°, XXII-391 p., 5 pl.

Au cours de sa carrière, de nombreuses distinctions honorifiques vinrent attester la haute estime dont il fut toujours l'objet. Le 2 avril 1835, il obtint la Croix de Fer, et plus tard, le 20 juillet 1856, il fut décoré de la Croix Commémorative. Le 17 février 1857, il fut créé chevalier de l'Ordre de Léopold. Il reçut aussi de nombreuses décorations étrangères.

A. Blomme.

Archives du Ministère de la guerre. — A. Blomme, *L'Égyptologie en Belgique*, p. 72-73.

— Le livre d'or de l'Ordre de Léopold et de la Croix de Fer, Bruxelles, 1882, t. II, p. 204.

STADE (*Jean*), mathématicien, astronome et érudit, né à Loenhout, le 1^{er} mai 1527, mort à Paris, le 17 juin 1579. Nous savons assez peu de chose des années de sa jeunesse. Il nous apprend lui-même, en plusieurs endroits de ses ouvrages, qu'il voyagea beaucoup. C'est ainsi qu'en 1554, par exemple, époque où il commença à travailler à ses *Tabulae Bergenses*, il quitta Anvers le 18 août, par un jour de tempête, pour se rendre à Turin. Voici quelques dates qui permettent de le suivre un peu dans ses déplacements. En 1556, il dédie de Bruxelles, à Philippe II, la première édition de ses *Ephémérides*. Nous le retrouvons, dans la même ville, en mars 1558, et il y est encore le 12 mars de l'année suivante, jour où il y observe une conjonction de Mercure et de Vénus. En 1559, il visite Paris pour la première fois.

Dès lors, Stade commence à devenir célèbre. Sa réputation naissante lui vaut bientôt l'honneur d'attirer l'attention de Robert de Berghes, prince-évêque de Liège. Ce prélat, désireux de relever le niveau des études dans ses États, l'attache à son service et le décide à se fixer dans sa ville épiscopale. C'est du palais du prince-évêque que, le 29 janvier 1560, il signe la dédicace des *Tabulae Bergenses*. Vers la même époque, il fait plusieurs voyages à Cologne, probablement dans le but d'y surveiller la publication de ses ouvrages qui s'imprimaient chez les héritiers d'Arnould Birkman.

Combien de temps notre savant resta-t-il à Liège? Je ne saurais le dire; mais, dès 1563, on le retrouve de nouveau à Bruxelles, en correspondance littéraire avec le chanoine Pighius, secrétaire de Granvelle. Trois ans plus tard, en 1566, paraît la première édition du *Florus*. Le titre de l'ouvrage nous apprend que l'auteur est alors professeur de mathématiques et d'histoire à l'Université de Louvain. La dédicace de la troisième édition des *Ephémérides* est datée d'Anvers, le 30 août 1570. Enfin nous pos-

sédons une lettre de Stade à Auger de Boesbeke écrite de Bruges, le 19 janvier 1574; il travaillait alors dans cette ville pour le graveur Hubert Goltzius.

En 1576, la chaire fondée par Pierre de la Ramée au Collège de France fut mise au concours. Deux candidats se présentèrent : Stade et Maurice Bressieu. L'examen eut lieu à Paris, chez le premier président de Thou. Les concurrents subirent l'épreuve avec un tel succès que tous deux furent jugés dignes du prix; mais la place fut néanmoins donnée à Bressieu. Stade avait déployé en cette circonstance tant de talent et d'érudition, que l'Université résolut de ne pas se priver de ses services et le nomma à une autre chaire. Henri III confirma l'élection et accorda au nouveau titulaire les appointements des professeurs royaux.

On le voit, en son vivant, Stade jouit de la réputation d'un savant des plus distingués; mais, pour sa gloire, il se laissa trop souvent égarer par des rêveries astrologiques. Emule de Maurice Bressieu à Paris, successeur de Gemma Frisius dans la chaire de mathématiques de l'Université de Louvain, prédécesseur d'Adrien Romain dans la même chaire, les contemporains le tiraient pour l'égal de ces illustres maîtres. Comme professeur, il les valait peut-être, mais ses écrits sont inférieurs aux leurs. Ils manquent d'originalité. Stade fut un érudit, ce ne fut pas un esprit créateur aux conceptions neuves et brillantes. Voici la bibliographie de ses œuvres. Les exemplaires étant souvent devenus rares, j'indique ceux dont je me suis servi; j'ai le regret de devoir ajouter que ceux de l'Université de Louvain ont péri dans l'incendie de la Bibliothèque.

1° *Tabulae Bergenses acquabilis et adparentis motus orbium coelestium. Ad illustrissimum reverendissimumque principem D. Robertum De Bergis, Leodii episcopum... quae decem canonibus ad omnium saeculorum memoriae planetarum et siderum vera loca, ante Christum et retro... suppeditant. Item de fixis stellis Commentarius, quo perpetua loca illarum demon-*

strantur, et ortus et occasus earundem ad quodlibet clima, tum ex eisdem calamitatis, sterilitatis, valetudinis anniversariae, et geniturarum praenotiones minime aberrantes edocentur. Opus astronomis, astrologis, medicis... necessarium. (Petit portrait de Stade, à l'âge de trente-deux ans.) Coloniae Agrippinae. Apud haeredes Arnoldi Birckmanni... 1560. (Bibl. royale de Belgique; Univ. de Louvain.) Les *Tabulae Bergenses* furent baptisées de ce nom, par Stade, en l'honneur de son protecteur Robert de Berghes, évêque de Liège. C'est de tous les ouvrages de l'auteur, celui qui a contribué, avec le plus de raison, à sa réputation. Delambre, en l'analysant dans son *Histoire de l'Astronomie du Moyen-Age* (Paris, Courcier, 1819, p. 447-449), porte cependant sur lui un jugement peu flatteur : « Au total, dit-il, c'est encore un ouvrage devenu tout à fait inutile ». D'accord, pourvu bien entendu que l'on se place au point de vue de Delambre, c'est-à-dire à celui d'un astronome des premières années du XIX^e siècle. En 1560, au contraire, quand les *Tabulae Bergenses* parurent, elles étaient loin d'être dénuées de mérite. Stade en gâte cependant les meilleurs passages par des considérations astrologiques; ridicule qu'il partageait, pour son excuse, avec les astronomes les plus en vue de son temps. A signaler notamment, comme présentant de l'intérêt pour la date où elles furent écrites, les vingt-cinq pages d'introduction dans lesquelles l'auteur résume l'histoire de l'astronomie. Il faut remarquer aussi à l'honneur de Stade qu'il s'est rallié franchement au système de Copernic.

2° *Ephemerides novae et exactae Ioannis Stadii Leonouthesii. Ab anno 1554, ad annum 1570. Ad divum Philippum Hispaniarum, Angliae, Franciae, Neapolis, Hierusalem et Siciliae Regem... Ad longitudinem Andoverpiae emporii longe nobilissimi.* Coloniae Agrippinae. Apud Haeredes Arnoldi Birckmanni. Anno M.D.LVI. (Musée Plantin.)

L'ouvrage a été plusieurs fois réédité avec des modifications, dont les principales sont annoncées au titre. *Ephemerides*

des novae et auctae... Ab anno 1554, ad annum 1576. Ad divum Philippum Austrium, Regum maximum, invictissimumque D. Caroli Q. Cæs. filium, fidei defensorem... Ad longitudinem Andoverpiae emporii longe nobilissimi. Nunc omnia pleniora et emendatiora quam olim... Coloniae Agrippinae, comme ci-dessus, M.D.LX. (Univ. de Louvain.)

Ephemerides novae, auctae et repurgatae Ioannis Stadii Leonouthensis... Secundum Antverpiae longitudinem. Ab anno 1554, usque ad annum 1600. Coloniae Agrippinae, comme ci-dessus, M.D.LXX. (Bibl. royale, Obs. d'Uccle.)

La comparaison des titres de ces trois éditions ne manque pas de piquant. Philippe II est pompeusement qualifié, dans la première, de roi d'Espagne, d'Angleterre, de France, de Naples, de Jérusalem et de Sicile. Dans la suivante, il n'est plus que Philippe d'Autriche, très grand roi, fils de César Charles-Quint, défenseur de la foi. Dans la troisième, son nom est omis. Stade n'était cependant pas encore professeur au collège de France.

Les dédicaces varient. Dans les deux premières éditions, elles sont à Philippe II, datées de Bruxelles et du 13 août 1556; celle de la troisième édition est à l'adresse de Lazare Schuendius, baron de Lantzberg, datée de nouveau de Bruxelles et du 29 septembre 1570.

Ephemerides Ioannis Stadii Leonouthesii Mathematici, secundum Antverpiae longitudinem, ab Anno 1554, ad annum 1606. Iam recens ab Auctore auctae: adiecto quoque Canone Sinuum, vel Semisium reclarum, in circulo subtensarum, eodem Auctore. Coloniae Agrippinae. Apud Haeredes Arnoldi Birckmanni. Anno M.D.LXXXI. (Bibl. royale, Univ. de Louvain.) En 1581, Stade était mort. Cette édition est due aux soins de son fils Jérôme, qui la dédia au landgrave astronome Guillaume IV de Hesse, et supprima les dédicaces mises par son père en tête des trois premières éditions. Entre autres additions intéressantes, on remarque d'abord une épitaphe de Jean Stade, donnant pour sa mort, faute étrange en pareille place, une date erro-

née; puis une table de Sinus, calculée au rayon 60 et en division sexagésimale de ce rayon. Dès 1581, le système retardait. A la décharge de Stade, n'oublions pas que le choix malheureux de ces tables est le fait de son fils; Giuntini fut heureusement inspiré en les omettant dans l'édition de 1585.

Ephemerides Ioannis Stadii Leonouthensis, Mathematici celeberrimi, secundum Antverpiae longitudinem ex tabulis Prutenicis supputatae ab anno 1583, usque ad annum 1606... Quibus schemata et praedictiones annorum mundi et eclipsium luminarium accesserunt, auctore Francisco Iunctino Florentino... Lugduni. In off. Q. Philip. Tinghi, Florent. Apud Symphorianum Beraud et Stephanum Michaelem. M.D.LXXXV. (Coll. de la Comp. de Jésus à Louvain.) Si Giuntini ne remanie pas beaucoup, il est vrai, le texte même des éditions précédentes, il a le tort d'y faire de nombreuses additions, qui accentuent le défaut principal de l'ouvrage, c'est-à-dire son caractère plus astrologique qu'astronomique. Ceci nous dispense d'examiner si le reproche d'inexactitude, qu'au dire de Giuntini, Magini adressait aux *Ephémérides* de Stade, est fondé. Magini était lui-même un fervent de l'astrologie. Qu'importe l'exactitude des tables dont faisaient usage des astrologues?

Toutes les éditions des *Ephémérides* de Stade renferment une intéressante lettre à l'auteur, écrite de Louvain par le célèbre Gemma Frisius, professeur à l'Université de cette ville. Elle est datée du 20 février 1555.

D'après le *Catalogue des ouvrages d'astronomie et de météorologie qui se trouvent dans les principales bibliothèques de la Belgique*, par Houzeau (Bruxelles, Hayez, 1878, p. 188), les *Ephémérides* auraient eu, en outre, une édition à Cologne en 1591, dont l'Université de Louvain posséderait un exemplaire. Ce dernier renseignement est inexact; l'exemplaire de Louvain, comme celui de la Bibliothèque royale, porte la date de 1581; nous venons de les mentionner ci-dessus. Au surplus, l'existence d'une édition de 1591 ne me paraît pas prouvée.

3° *Petri Rami professoris regii Arithmeticae libri duo. A Jo. Stadio, Regio et Rameae professionis Mathematico, recogniti et illustrati.* Parisiis. Apud Dyoni-sium du Val... M.D.LXXXI. (Bibl. royale.)

Ce titre de *Rameae professionis Mathematico* est étrange. C'est Maurice Bressien qui occupait à proprement parler la chaire de mathématiques de Pierre de la Ramée. Il ne mourut qu'en 1608, bien des années après Stade.

Autre édition : *Petri Rami Arithmeticae libri duo, a Jo. Stadio recogniti et illustrati.* Lugduni Batavorum. Ex officina Christophori Plantini. M.D.LXXXIV. (ville de Bruges, Musée Plantin.)

L'*Arithmétique* de Pierre de la Ramée ne compte pas parmi les ouvrages qui ont fait la grande réputation de ce savant. Même pour l'époque, ce n'est qu'un manuel insignifiant et les notes de Stade n'en augmentent guère la valeur. Nous la mentionnons ici pour mémoire. Au point de vue de l'art de l'imprimeur cependant, l'édition de Plantin est remarquable par la netteté et la beauté du caractère.

4° L'ouvrage suivant nous montre Stade sous un jour nouveau : *L. Iulii Flori de Gestis Romanorum Historiarum Libr. IIII. Et seorsim in eos Commentarius Ioannis Stadl, Historiae et Matheseos Lovanii professoris primi. in quo obscura in lucem proferuntur; obmissa supplentur; inversa restituantur; brevitèr denique quidquid in Romana historia dignum est observatione, annotatur, una cum variis lectionum et castigationum rationibus...* Antverpiae, Ex officina Christophori Plantini. CIO.II.LXVII. (Bibl. royale, Musée Plantin.) La préface est datée de Louvain, 1566. L'ouvrage, comme le titre l'indique, est composé de deux parties : le texte des quatre livres de l'*Histoire Romaine* de Florus; un commentaire précédé d'un titre spécial : *Commentarius I. Stadl, in L. Iulii Flori de gestis Romanorum, historiarum libri IIII...* Antverpiae, etc. Les deux parties se rencontrent parfois séparément. Texte et commentaire sont démodés

ment de vogue, comme le prouvent les nombreuses éditions qu'on en donna. Plusieurs d'entre elles ont de l'intérêt au point de vue typographique. Voici celles que j'ai vues; à moins d'indications contraires toutes renferment le texte et le commentaire;

Anvers, Christophe Plantin, 1584 (Bibl. royale, Musée Plantin), Anvers, Veuve et Jean Moretus, 1593, texte seul (ville d'Anvers); Anvers, Martin Nutius, 1600 (ville de Mons); Anvers, Martin Nutius, 1607 (ville de Mons); Cologne, Jean Gymnicus, 1579 (Bibl. royale). Cette édition est une mauvaise contrefaçon de l'édition plantinienne originale d'Anvers, 1567. Dans l'édition d'Anvers, 1584, Jérôme Stade dénonce ce plagiat. Cologne, Jean Gymnicus, 1592 (Univ. de Louvain); Cologne, Antoine Hierat, 1600 (Collège St-Jean Berchmans, à Bruxelles); Cologne, Antoine Hierat, 1605 (ville de Mons); Cologne, Jean Kinckius, 1635 (Univ. de Gand); Douai, Jean Bogard, 1619, texte seul (ville de Mons); Franeker, Hanson Hagenaar, 1690 (Collège Notre-Dame, à Anvers). Ce n'est pas là, à proprement parler, une édition indépendante. Elle fait partie du recueil intitulé : *Lucii Annaei Flori Historia Romana, ex recensione N (icolai) B (lancardi). Accedunt Claudii Salmasii, aliorumque notae.* Franeker, Ex officina Hansonii Hagenaar, MDCXC. Le *Commentaire* de Stade occupe les pages 519-579.

Le *Catalogue of printed books* du British Museum signale en outre des éditions de Lyon, 1594; Ursel, 1619, et Oxford, 1638. Enfin, d'après le *Catalogue de la vente de la Bibliothèque Lammens*, t. III, Gand, 1840, p. 330, n° 5485, il y aurait une édition d'Anvers, Plantin, 1588. Ce renseignement est admis par C. Ruelens, dans les *Annales Plantiniennes* (Bruxelles, Heusner, 1865, p. 310), mais sur la seule autorité du catalogue précédent. Il y a là probablement une erreur; l'édition plantinienne d'Anvers, 1588, semble n'avoir jamais existé.

5° La *Correspondance* de Stade n'est pas riche; mais les quelques lettres dont

elle se compose sont intéressantes et assez connues : a) La plus célèbre est celle de Gemma Frisius à Stade, citée ci-dessus, que l'on trouve dans toutes les éditions des *Ephémérides*; b) Vient ensuite une longue lettre de Joseph Scaliger, publiée dans les *Illustriss. Iosephi Scaligeri... epistolae*. Francofurti, Sump-tibus Aubiorum et Clementis Schleichii, 1628, p. 52-62; c) Parmi les lettres de Stade lui-même, il faut nommer, en premier lieu, celle qu'il écrivit de Bruges à Auger de Roesbeke, le 19 janvier 1574 (*Augeri Gislens Busbequii... epistolae... Editio secunda...* Bruxellis, Apud Ioan-nem Pepermannum... 1631, p. 169-175); d) Il existe une copie d'une lettre de Stade à Pighius, dans la section des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique (Ms. 7400, f° 231).

Reste, pour terminer, à signaler une élégie sur la mort de Stade composée par Ryckius, son petit-fils, et publiée dans les *Iusti Ryckii Parcae, id est Epitaphiorum a se conscriptorum libri tres...* Gandavie, Typographeo Ioannis Kerckhovii, Anno CIO.IOC.XXIV, p. 85-89.

Henri Bosmaus, S. J.

Les œuvres de Stade. — Foppens, *Bibliotheca Belgica* (Bruxelles, 1739), t. II, p. 734-735. Contient, hors texte, un beau portrait de Stade, gravé par Lamessin. — Quetelet, *Histoire des sciences mathématiques et physiques chez les Belges* (Bruxelles, 1864), p. 402-404. — Sédillot, *Les professeurs de mathématiques et de physique générale au Collège de France, dans le Bollettino di Bibliografia e di Storia delle scienze matematiche e fisiche de Boncompagni* (Rome, 1869), t. II, p. 433-437. — Le Paige, *Notes pour servir à l'histoire des mathématiques dans l'ancien Pays de Liège, dans le Bulletin de l'Institut archéologique Liégeois* (Liège, 1881), t. XXI, p. 475-480.

* **STADFELD** (Chrétien-Joseph-François-Alexandre), compositeur de musique, né à Wiesbaden (province rhénane) le 27 avril 1826, mort à Bruxelles le 4 novembre 1853. Fils d'un chef de musique militaire, il commença très jeune l'étude du piano. Présenté au roi Léopold I^{er} en 1839, lors d'un séjour du souverain à Wiesbaden, celui-ci le prit sous sa protection, lui accorda une pension que le jeune homme toucha pendant dix ans, et le recommanda à Fétis, pour être admis au Conservatoire de Bruxelles. Stadfeld fit toutes ses études dans cet

établissement, remporta en 1849 le prix de Rome (cantate le *Sonye du jeune Scipion*) et se rendit à Paris, emportant avec lui un opéra, *Hamlet*, composé sur un poème de Jules Guillaume. Cet ouvrage achevé, il le présenta à Roqueplan, qui l'accepta pour l'Opéra. Le matériel était copié, les rôles distribués, un brillant avenir semblait s'ouvrir devant le jeune artiste, lorsque celui-ci, que la phtisie minait depuis longtemps, dut s'en retourner à Bruxelles, où il expira peu après. En lui disparaissait un des plus intéressants musiciens belges de sa génération (car il s'était fait naturaliser). A une inspiration généreuse et noble il unissait un savoir-faire et une habileté technique rares en Belgique à ce moment. Outre son opéra *Hamlet*, dont la belle ouverture est encore assez fréquemment exécutée, il laissait trois opéras-comiques, l'*Illusion*, la *Pédrina*, *Abou-Hassan*, des ouvertures, de la musique de chambre et d'église, des chœurs, des mélodies. Une liste complète de ses œuvres, dont vingt-trois volumes manuscrits sont conservés à la bibliothèque du Conservatoire de Bruxelles, a été publiée par A. Wotquenne (voir ci-dessous). En 1847, un arrêté royal, avait décerné à Stadfeld une médaille d'or.

Ernest Closson.

Fétis, *Biographie universelle des musiciens*. — Grégoir, *Galerie biographique*. — Wotquenne, *Catologue de la Bibliothèque du Conservatoire de Bruxelles*, t. III.

STADSBADER (Johan) ou, d'après les registres de l'état civil de Harelbeke, *Jean-Xavier Destatsbader*, déclamateur et acteur tragique, né à Harelbeke, le 21 ventôse, an XII de la République (1804), mort à Bruges, le 27 février 1854. Issu de parents pauvres, qu'il dut aider de très bonne heure dans leur métier, il trouva néanmoins le temps d'approfondir l'art de la déclamation. Après son mariage (9 avril 1836), il s'établit à Bruges en qualité de marchand affilure et y devint membre actif et bientôt après « kunstmeester » du cercle dramatique *Iver en Broedermin*; mais il ne tarda pas à quitter cette société, sans doute trop conservatrice à ses yeux pour en

Simon Saphir et Walter Sproke obtiennent chacun un nouveau sauf-conduit.

La mort du roi Jean (19 octobre 1216) et les troubles qui désolèrent l'Angleterre furent naturellement funestes aux relations des marchands flamands. Est-ce pour ce motif d'insécurité et de stagnation des affaires, que Simon Saphir accepta vers cette époque une place dans la régence de sa ville natale? En tout cas, en 1218, il siège, sous le baillivat de Gérard de Sotteghem, comme échevin pour la paroisse de Saint-Nicolas à Gand et participe comme tel à la rédaction du *Placitum de pecunia*, c'est-à-dire de l'ordonnance concernant les plaids en matière immobilière.

L'année suivante, le financier gantois est de nouveau en relations avec le roi d'Angleterre, Henri III. Celui-ci avait ordonné en 1217 aux Gantois de lui rembourser le prêt de 500 marcs que Jean Sans Terre leur avait fait pour fortifier la ville. Le 30 avril 1219, Simon parvint à obtenir, en faveur de ses concitoyens, un délai jusqu'au 29 septembre de l'année; Gand ne paya d'ailleurs qu'en 1237.

Qu'est-il advenu du banquier et trafiquant flamand durant les dernières années de Jeanne de Constantinople? Nous avons cherché en vain son nom dans les multiples négociations de Thomas de Savoie avec le monarque anglais, depuis son mariage avec la comtesse de Flandre et de Hainaut jusqu'à son départ en 1244. Sans doute faut-il placer sa mort avant cette date.

V. Fris.

Höhlbaum, *Hansisches Urkundenbuch*, t. I, nos 65, 66, 81, 100, 103, 115, 117, 121. — *Calendar of the Patent Rolls, reign of Henry III*, t. I, p. 493. — Th.-D. Hardy, *Rotuli litterarum clausurarum* (1838), t. I, p. 479. — Hardy, *Rotuli litterarum patentium* (1835), t. I, p. 4, 44, 90, 98, 101, 123, 130, 133, 134, 182. — Wauters, *Libertés communales* (1878), t. II, p. 707. — H. Pirenne, *Histoire de Belgique*, t. I (3^e éd.), p. 226, 369. — E. Varenbergh, *Histoire des relations diplomatiques entre le Comté de Flandre et l'Angleterre au moyen âge* (1874), p. 94, 98, 104, 113. — P. van Duyse et E. de Busscher, *Inventaire des chartes de la ville de Gand*, p. 45, n^o 36. — Ch.-L. Dieckx, *Mémoires sur la ville de Gand*, t. I, p. 169-170. — Id., *Mémoires sur les Loïs des Gantois*, t. I, p. 320; t. II, p. 10. — A. Gheldolf, *Coutumes de la ville de Gand*, t. I, p. 398. — Warnkenig, trad. Gheldolf, *Histoire constitut. de la Flandre*,

SAPIN (*Charles-Albert*), officier, né à Jemappes, le 22 juillet 1805, décédé à Ixelles, le 13 août 1882. Il appartenait à cette forte génération des hommes de 1830 qui fournit à la nation tant de caractères, à l'armée tant de chefs. S'ils ne brillèrent pas par une culture intellectuelle des plus intensive, ils s'imposaient aux troupes par leurs qualités militaires, par leur esprit de décision, leur énergie, leur endurance.

Le 24 septembre 1830, le jeune Sapin, alors âgé de vingt-cinq ans, prit part aux combats de la Révolution comme commandant d'un détachement de volontaires de son village natal, puis il passa dans l'armée régulière, où il franchit successivement les grades subalternes pour être nommé major, le 21 juillet 1842. La rectitude de jugement, la droiture de son caractère valurent au major Sapin d'être appelé par le ministre de la guerre à une position de haute confiance, il fut nommé sous-directeur du personnel au département de la guerre. Nommé directeur en 1848, il conserva ses importantes et délicates fonctions jusqu'au grade de général qui lui fut conféré, le 8 septembre 1854.

Général commandant la 1^{re} brigade d'infanterie, puis désigné pour commander la 2^e division de la même arme, le 25 décembre 1863, lieutenant général le 15 juillet 1864, le général Sapin eut le périlleux honneur de se trouver à la tête du 1^{er} corps de l'armée d'observation dont S. A. R. Monseigneur le comte de Flandre commandait l'autre corps, armée qui, sous les ordres du lieutenant général baron Chazal, monta la garde à la frontière durant la guerre franco-allemande et qui, notamment, le 1^{er} septembre 1870, le jour de la bataille de Sedan, fit respecter notre neutralité et, peut-être, sauva, ce jour, l'indépendance du pays. Atteint par la limite d'âge, le lieutenant général Sapin fut mis à la retraite, le 22 décembre 1870.

Le lieutenant général Sapin fut ce que l'on appelle un cœur brave et un brave cœur, c'est-à-dire un soldat courageux et un homme de bien. Chose

des militaires de sa génération, généralement des natures un peu frustes, un peu « grognards », par la grande aménité et l'affabilité de son caractère. Il était grand officier de l'Ordre de Léopold et décoré de la Croix de fer des combattants de 1830.

E. Monthaye.

SARASA (*Alphonse-Antoine DE*), né à Nieuport, le 31 octobre 1617, mort à Anvers, le 1^{er} juillet 1667. Par son père et sa mère, Alphonse de Sarasa était de famille espagnole. Son père, écrit-il lui-même dans l'*Album novitiorum* de la province Flandre-Belgique de la Compagnie de Jésus, commandait la garnison espagnole de Nieuport. Il le perdit assez jeune. Sarasa fit ses études à Malines au collège de la Compagnie de Jésus, où il resta six ans et demi. Ce fut encore à Malines, le 8 septembre 1632, qu'il entra au noviciat de la Compagnie, âgé de 15 ans à peine. Il y eut pour maître des novices le P. Gaspard van Surck. Nous le voyons suivre ensuite la filière ordinaire des emplois confiés aux scolastiques de la Compagnie. Il fait deux ans de philosophie, quatre ans de théologie et enseigne pendant sept ans les lettres latines et grecques à Gand, Audenarde, Baillleul et Ypres. Il s'occupa toujours aussi avec succès de mathématiques, mais ne semble cependant pas les avoir enseignées. Grégoire de Saint-Vincent lui témoignait beaucoup d'estime et le tenait au courant de ses travaux et de ses découvertes. Sarasa fut même chargé par les supérieurs de la Compagnie de mettre la dernière main à l'*Opus Geometricum posthumum ad Mesolabium* laissé inachevé par l'illustre Brugeois.

Chez Sarasa, l'orateur l'emportait cependant sur le mathématicien. Il prêcha les stations du carême, de l'avant et de l'octave de saint Ignace, avec un succès retentissant, tant à Anvers qu'à Bruxelles. Il avait un talent particulier pour adapter sa parole à l'intelligence et au goût de ses divers auditoires. De

ses sermons; mais ses nombreux ministères lui en laissaient peu le loisir. Aussi nous en est-il resté un très petit nombre seulement. Encore, cédant aux idées du temps, l'auteur crut-il devoir les traduire en latin. Un premier volume parut en 1664 sous le titre de : *Ars semper gaudendi demonstrata ex sola consideratione divinæ Providentiæ et per adventuales conciones exposita*. Antverpiæ. Apud Iacobum Mevrsium. Anno M.DC.LXIV. In-4^o de (28), 418 et (18) pages, avec un beau portrait de don Louis de Benavides, marquis de Caracena, hors texte. C'est un recueil de seize discours. La forme oratoire leur est conservée, mais les discours eux-mêmes portent le nom de *Traité*s. Le premier est un sermon d'ouverture. Les traités 2-5 exposent la doctrine catholique du gouvernement de la Providence sur les créatures. Les traités 6-8 réfutent les principales objections courantes formulées contre la Providence. Ces huit premiers traités, ou discours, ont un caractère doctrinal. Les huit derniers sont ascétiques. Ils ont pour objet commun de montrer qu'il faut se laisser conduire par la main de la Providence, dans tous les événements de la vie. Trois ans plus tard, ce premier volume fut suivi d'un second : *Artis semper gaudendi Pars secunda. Lætitia perfecta artificium in conscientia recta efformatione inventum, et per adventuales conciones expositum ac demonstratum*. Antverpiæ. Apud Iacobum Mevrsium. Anno M.DC.LXVII. In-4^o de (48), 640 et (46) pages. Ce volume contient vingt sermons ou traités. Comme le titre l'indique, ils n'ont plus pour objet la Providence divine, mais plutôt la question du probabilisme et de la formation de la conscience.

L'*Ars semper gaudendi* se ressent naturellement un peu du goût du temps. Quelques comparaisons paraissent recherchées et on aperçoit trop le souci de la phrase. Mais l'ensemble est néanmoins attachant et se lit facilement, même aujourd'hui. Quant au fond de l'ouvrage, Sarasa s'y montre

du sujet qu'il traite. Aussi, le succès de l'*Ars semper gaudendi* fut-il considérable. On s'en convaincra en parcourant, dans la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, par Sommervogel, les innombrables rééditions, traductions et résumés, qui en furent donnés depuis. Ces résumés diffèrent beaucoup entre eux, tant pour le fond, que pour la forme, et rappellent souvent fort peu l'original. On serait induit en erreur en jugeant Sarasa d'après eux. L'*Art de se tranquilliser dans tous les événements de la vie*, par exemple, imprimé à Paris, chez Noyon, en 1768, ne renferme pas un seul des sermons du second volume. D'autres rééditions, données dans la seconde moitié du XIX^e siècle méritent des reproches plus graves encore. Elles peuvent avoir conservé quelque valeur au point de vue purement ascétique, mais ne sauraient faire connaître, chez Sarasa, l'humanisme ni le théologien. Les deux volumes de l'*Ars semper gaudendi* de Sarasa sont malheureusement tout ce qui nous est resté de son œuvre oratoire. L'année même de la publication du second volume, une pneumonie emporta l'auteur en quelques jours, au milieu de ses travaux apostoliques.

Un ouvrage d'un tout autre genre a rendu le nom de Sarasa célèbre dans l'histoire de la géométrie : *Solutio Problematis a R. P. Marino Mersenne minimo propositi. Datis tribus quibuscumque magnitudinibus, rationalibus vel irrationalibus, datisque duarum ex illis logarithmicis, tertiae logarithmum geometricae invenire. Duo a proponente de hac propositione pronuntiantur. Unum quod forsitan longe difficiliorem quam ipsa Quadratura solutionem requirat; Alterum quod Quadratura Circuli a R. P. Gregorio à S^{to} Vincentio exhibita, abest in illud necdum solutum problema. Quibus videtur indicare, solutionem problematis de Quadratura Circuli, expeditam fore, si defectus suppleatur, quem in solutione Problematis a se propositi consistere iudicavit.* Antverpiæ, Apud Ioannem et Iacobum Meursios. Anno M DC XLIX. C'est une

dont le titre fait suffisamment connaître l'objet. Sarasa tient la plume, mais, comme dans l'*Expositio* d'Aynscom, c'est évidemment Grégoire de Saint-Vincent qui dicte lui-même la réponse. Il est d'ailleurs aisé de constater, par les anciens catalogues de la province Flandre-Belgique, qu'en 1649 Sarasa était le collègue de Saint-Vincent au collège de la Compagnie de Jésus à Gand.

A l'apparition du *Problema Austriacum* de Saint-Vincent, Mersenne crut devoir donner son avis sur ce grand ouvrage. Mais il n'était pas de taille à se faire une idée personnelle sur un traité de géométrie d'aussi longue haleine, très abstrait et des plus difficiles. Il n'était pas de même de quelques-uns des amis du minime. Auzout et Roberval, notamment, aperçurent sans trop de peine les défauts de raisonnement qui s'étaient glissés dans les quadratures de Grégoire. Quant à Mersenne, il resta alors, comme toujours, aux aguets, écouta ce qui se disait autour de lui et, suivant son habitude, le répéta; mais cette fois il comprit de travers et répéta mal. Dans leur réponse, Grégoire de Saint-Vincent et Sarasa usent de bonne guerre. Ils réfutent l'objection telle qu'on la leur présente. Malheureusement pour Saint-Vincent, il n'en était guère plus avancé, car le nœud de la difficulté ne gisait pas du tout où croyait le trouver Mersenne. Les contemporains ne se trompèrent, ni sur la valeur de l'attaque, ni sur celle de la défense. Le plus illustre des contradicteurs de Saint-Vincent, Christian Huygens, n'hésita pas, dans une lettre du 8 janvier 1651, à le féliciter d'avoir été si bien défendu par Sarasa. Ce fut même l'occasion pour Huygens d'entrer avec Sarasa en relations personnelles. Le 26 décembre 1651, il lui envoyait un exemplaire de son *επιτομή* avec une lettre, que nous ne possédons plus. Sarasa lui répondit le 12 janvier de l'année suivante. Huygens ne voulut pas demeurer en reste de politesse et sa Correspondance renferme les minutes de deux lettres à Sarasa. Ces trois dernières pièces ont été éditées au tome I^{er} des

publiées par la Société hollandaise des Sciences (La Haye, 1888).

La *Solutio problematis a R. P. Marino Mersenne propositi* est mentionnée dans toutes les histoires des mathématiques. L'analyse la plus étendue, qu'on en ait donnée, est probablement celle de Kaestner (*Geschichte der Mathematik*, t. III, Göttingen, 1799, p. 251-254).

Henri Bosmans, S. J.

Archives générales du royaume, à Bruxelles (archives jésuitiques). — Archives de la province belge de la Compagnie de Jésus. — Les œuvres de Sarasa. — Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. VII. Bruxelles, 1896. — Cantor, *Vorlesungen über Geschichte der Mathematik*, 2^e éd., t. II (Leipzig, 1900), p. 714.

SARAVIA (*Adrien*), réformateur, né à Hesdin, en 1530, mort à Canterbury, le 15 janvier 1612. Il appartenait à une famille originaire d'Espagne, suivant Sweertius. On ne dit pas où il fit ses premières études. D'après Dusseldorp, il aurait été tout d'abord moine brigittin. Toutefois, il est certain qu'il fit de bonne heure profession de calvinisme et prit le bonnet de docteur dans une faculté réformée. Ce fut vraisemblablement à Oxford, car nous savons par son épitaphe, reproduite plus loin, qu'il se rendit en Angleterre au commencement du règne d'Elisabeth, c'est-à-dire en 1554, et qu'il fut depuis agrégé au corps des docteurs de l'université de cette ville. Il épousa, tout jeune encore, la fille d'un bourgeois de Saint-Omer, exécuté pour cause d'hérésie. Nicolas de Callars, ministre de l'église française de Londres, le prend, en 1561, pour suffragant parce que, écrit-il à Calvin, « c'est un homme de « bonnes mœurs, suffisamment instruit « et possédant le français comme le flamand ». Mais il semble qu'il revint la même année aux Pays-Bas. Ayant été choisi pour ministre de l'église wallonne à Anvers, il fut parmi les premiers qui travaillèrent à la confession de foi des nouvelles églises belgiques. Lui-même nous apprend, dans une très curieuse lettre qu'il adressa à Wtenbogaert, que déjà, en 1562, il a fondé à Bruxelles une communauté évangélique avec le concours de Jean de Marnix, seigneur de

Tholouze, frère de Philippe, l'auteur de la « Ruche romaine ». Il visita ensuite les colonies flamandes du Palatinat (Frankenthal et autres) et ne rentra en Belgique qu'avec la révolution de 1566. Il fit présenter des exemplaires de sa confession au prince d'Orange et au comte d'Egmont, accompagnés d'une lettre en faveur des calvinistes adressée au roi et aux Etats du pays. Son beau-frère, valet de chambre (*a cubiculis*) du comte Louis de Nassau, l'introduisit auprès de ce dernier, à qui il remit une grande quantité d'exemplaires de la confession pour la répandre parmi les gentilshommes de ses amis.

Puis, on le trouve tour à tour à Maestricht, à Anvers, à Gand et ailleurs. Il fonde à Bruxelles une église wallonne composée de gens de la cour et de quelques bourgeois parlant le français. Il va ensuite reprendre son poste à Anvers. On ne trouve pas qu'il ait prêché la réforme à Courtrai, ainsi que le prétend le P. Ballin. Mais il est certain, dit Ch. Rahlenbeck, qu'il rendit de grands services à ses coreligionnaires de Flandre en s'occupant de leur instruction. En 1582, les curateurs de l'université de Leyde lui donnèrent une chaire de théologie en cette ville à laquelle on joignit une charge de prédicant de l'église wallonne en cette ville, composée de réfugiés artésiens, liégeois, hennuyers et français.

Comme la plupart des réfugiés belges dans les Provinces-Unies, il prit parti pour la politique de Leicester et ce fut l'écueil contre lequel sa fortune vint sombrer. Il entretenait depuis vingt ans des relations d'amitié avec le gouverneur général anglais et il entra dans la conspiration fomentée en faveur de ce dernier contre les Etats par Daniel de Borchgrave, Adolphe de Meetkerke, Nicolas de Maulde et autres réfugiés flamands. Le complot échoua. Le prince Maurice de Nassau fit pendre un certain nombre de conjurés, puis publia une amnistie dont Saravia, Meetkerke, Borchgrave furent nominativement exclus. Saravia, averti à temps par son fils, se sauva à La Haye et saisit la première occasion propice pour passer en Angleterre, où il